

Sur la banquette rouge du café, Rena se penche de plus en plus vers la droite, s'effondrant doucement, insensiblement, contre le corps replet et maternel d'Ingrid. La nuit a été blanche, totalement blanche. Ingrid met un bras autour d'elle, et, dans la lumière incertaine du petit matin, il ne serait pas facile de dire qui, dans ce duo féminin, s'accroche à qui. Bien qu'elle ait les yeux fermés, Rena n'est pas en train de s'endormir, au contraire, elle capte les odeurs de Javel et de lait moussant, sent l'âpreté du tabac au fond de sa gorge, trouve doux le contact du chemisier d'Ingrid contre sa joue et infiniment rassurants les bruits du café : tintement de cuillers, portes qui s'ouvrent et se referment, voix surtout, diverses et superposées, hommes d'affaires pressés de prendre leur *ristretto* avant d'embarquer pour Rome, ivrogne qui commande sa première bière de la journée, annonces sur haut-parleur des trains en partance ou à l'arrivée, bavardages entre serveuses. Je penche donc je suis, se dit Rena, non, je penche vers la droite donc je suis en Italie, en italiques, toutes mes penchées sont en italique, elles hurlent, insistent, se répètent, vocifèrent, m'accusent, *toi la pellicule ultrasensible, comment est-ce possible, comment ? Tu n'as rien vu, rien deviné, rien senti, rien compris, rien détecté ?* Non, parce que pas ça, non, le sein oui

la peau oui l'estomac oui les bronches oui le médiastin oui depuis 1936 la photographie infrarouge est reconnue pour son extrême utilité dans ces domaines-là mais ça non, justement ça non, non, pas du tout.

MARDI

“J’irai n’importe où.”

Cenci

“Ah. C’est vous la dernière Greenblatt ! lui dit, bougon, en italien, sans la regarder, fixant plutôt d’un air maussade la photo dans son passeport, l’homme à la réception de l’hôtel Guelfa. Vos parents sont arrivés tard hier soir, ajoute-t-il d’un air lourd de reproches. *Très* tard.”

Rena ne le corrige pas, ne lui dit pas que ce ne sont pas ses parents, ou plutôt que l’un d’entre eux est son parent et l’autre non, elle n’a pas la moindre envie d’approcher ce panier de crabes, cette boîte de Pandore, ce radeau de la Méduse, alors elle se tait en italien, sourit en italien, hoche la tête en italien, affiche avec volontarisme la sérénité à laquelle elle aspire. La vérité c’est qu’elle redoute cet instant depuis de longues semaines.

“Je sais que c’est absurde, mais je me sens coupable avant même de commencer”, a-t-elle dit à Aziz, voici quelques heures à peine, pendant qu’à petite vitesse ils roulaient à travers l’épais brouillard qui, pour une raison mystérieuse, semble envelopper en toute saison et à toute heure l’aéroport de Roissy-Charles-de-Gaulle. “Eh ! elle exagère ! l’a taquinée Aziz, tout en caressant sa cuisse gauche.

Elle s'offre huit jours de vacances en Toscane et en plus elle veut qu'on la plaigne !”

Debout près de la voiture garée au dépose-minute à l'aéroport, elle a longuement embrassé son homme. “Au revoir, amour... On se parlera chaque jour, n'est-ce pas ? – Mais oui.” Aziz l'a prise dans ses bras et serrée de toutes ses forces. Puis, s'écartant d'elle pour la regarder : “C'est vrai que tu es tout en vrac, ce matin, mais je ne me fais pas de souci. Tu es armée, tu survivras.”

Il la connaît bien, Aziz. Sait qu'elle a prévu de maintenir Simon et Ingrid à distance, de les mettre en joue, en cadre, en boîte, de les mitrailler avec son Canon. “Allez, tu survivras”, a-t-il répété en remontant dans la voiture. Elle s'est penchée pour se noyer une dernière fois dans son regard sombre et, en guise d'au revoir, a passé lentement son index sur sa lèvre inférieure.

Ils avaient fait l'amour ce matin avant la sonnerie du réveil et elle avait voulu qu'il vienne sur son visage, c'était si fort le moment où, tenant son sexe dans ses deux mains, elle sentait soudain la semence traverser puis jaillir, crème de jeunesse tiède et merveilleuse, elle l'avait étalée sur sa figure, son cou, ses seins, l'avait sentie sécher et se rafraîchir ; en se lavant ce matin elle avait tenu à garder, fine et transparente sous la mâchoire, à la naissance du cou, un peu de cette trace invisible de son amant : masque léger pour la protéger, l'aider à affronter l'épreuve...

L'homme lui tend une clef et l'informe, toujours bougon et en italien, que sa chambre, le numéro 25, est au deuxième étage, au fond du couloir.

Ce qu'il ne lui dit pas c'est que la chambre est en fait la *même chose* que le couloir : on s'est

contenté d'y mettre une porte et d'installer dans un coin une minuscule cabine de douche. Au premier coup d'œil elle comprend qu'il ne faudra rien laisser sur le lavabo car le lavabo prendra sa douche en même temps qu'elle. Longue chambre étroite, donc, et même étroite tout court... mais dont la fenêtre donne sur un jardinet charmant : fleurs, vigne vierge sur les murs, vue sur des toits aux tuiles rouges. Elle respire. Ah, tu vois ? dit-elle tout bas à Subra, l'Amie spéciale qui l'accompagne partout. C'est tout de même Florence, il y a du beau.

Et pourquoi te sentiras-tu coupable, voyons ? lui dit Subra. Tu n'es pas Beatrice Cenci, que je sache !

C'est vrai, ça, convient Rena. D'abord je ne suis pas née dans une famille aristocratique à Rome au XVI^e siècle. Ensuite je n'ai pas vingt et un ans. Mon père de quarante-cinq ans ne m'a pas enfermée dans son *palazzo* des Abruzzes avec sa deuxième épouse Lucrezia, pour nous humilier et nous brutaliser. Il n'a pas tenté de me violer. Je n'ai pas planifié son assassinat avec l'aide de mon frère et de ma belle-mère. Je n'ai pas engagé des tueurs professionnels pour qu'ils enfoncent à coups de massue un gros clou dans son œil droit, et personnellement assisté à la chose. Je n'ai pas, ensuite, précipité le cadavre par-dessus la falaise. Je n'ai pas été arrêtée, interrogée, et condamnée à mort. On ne m'a pas tranché la tête en 1599, au Castel Sant'Angelo sur le Tibre. Non, non, rien à voir : je suis à Florence, pas à Rome, ma belle-mère aime mon père, c'est moi qui ai quarante-cinq ans, la tête sur les épaules... et tout le monde est innocent !

Subra rigole.

Longeant le couloir jusqu'à la chambre 23, Rena gratte à la porte comme un chat. Longue pause.

Pourquoi si terrorisée alors ? *Il y a du beau*. Je leur offre en toute simplicité ce voyage, à eux qui n'ont jamais mis les pieds en Italie, pour fêter les soixante-dix ans de mon papa.

Sacco di Firenze

Simon a l'air moins disposé à la fête que jamais ; quant à Ingrid, elle a le visage bouffi, les yeux rougis de larmes.

Il est midi passé mais le couple vient de se lever. C'est qu'ils ont échappé de justesse à une tragédie, hier soir : Ingrid lui en fait le récit détaillé pendant qu'ils prennent leur petit-déjeuner. Ils sont arrivés de Rotterdam en retard, à une heure du matin, ayant voyagé toute la journée dans un train plein à craquer de *ragazzi* bruyants et agités. Rompus en descendant du train, ils ont cherché à se repérer dans cette ville inconnue, ce pays inconnu, cette langue inconnue. Errance douloureuse autour de la stazione Santa Maria Novella, encombrés de leurs sept pièces de bagage, certaines sur roulettes, d'autres accrochées à leur dos et à leurs épaules. Désorientés, ils se sont égarés et ont fait un immense détour, passant devant des merveilles et les détestant de n'être pas l'hôtel Guelfa. (Santa Maria Novella, non la gare mais l'église, décorée par Domenico Ghirlandaio, le maître de Michel-Ange en personne ! Là, sous leurs yeux, dans la suave nuit florentine !) Ereintés, ils se sont arrêtés à un carrefour pour reprendre leurs esprits et leur souffle, étudier le plan à la lumière d'un lampadaire. Arrivés enfin pantelants dans leur chambre à l'hôtel Guelfa, après l'attente devant la porte, l'échange avec l'hôtelier revêché et l'ascension des escaliers (trois étages bien raides), Ingrid a machinalement compté les

bagages et... six au lieu de sept. Recompté : six, vraiment. Syncope. Le sac manquant, bien que le plus petit, était le plus important ; il contenait leurs passeports, billets d'avion, argent... Alors Simon – épuisé rompu septuagénaire égaré – est redescendu, a refait le chemin jusqu'au carrefour de leur repos et, malgré le va-et-vient constant à cet endroit, a trouvé la sacoche sous le lampadaire.

“Aussi miraculeusement intacte que la Madone”, conclut-il triomphalement.

Rien qu'à se rappeler sa peur de la veille, Ingrid pleure à chaudes larmes.

On pourrait écrire une épopée, se dit Rena : *Le Sac de Florence*, pour faire pendant au sac de Rome... Mais elle sait qu'Ingrid ne voudrait pas apprendre que la mise à feu et à sang de cette dernière ville en 1527 par les armées de Charles Quint a causé vingt mille morts et des dommages incalculables au patrimoine artistique ; dans son esprit la seule destruction dans l'histoire de l'humanité est celle de Rotterdam, sa ville natale, par les Allemands le 14 mai 1940. Ingrid avait alors un mois, la maison de sa famille a été touchée, s'est effondrée, sa mère et ses trois frères sont morts sous les décombres, elle-même doit la vie au poêle en fonte près duquel avait été posé son berceau, “Je suis née dans des ruines, aime-t-elle à dire en sanglotant, j'ai tété un squelette”...

“Euh... Florence ? Vous voulez voir Florence ?”
Ça commence mal.

Angoli del mondo

Alors que les Florentins ont déjà abattu une demi-journée de travail, Simon et Ingrid n'ont pas l'air pressés de décoller de leur table de petit-déjeuner.

“Tu ne veux pas manger une de nos pâtisseries, Rena ? dit Ingrid. Tu n’as pas maigri ? Combien tu pèses ?”

Elle m’en veut, se dit Rena, d’avoir un corps qui ne change pas, un corps dont ni la maternité ni les années n’ont réussi pour l’instant à arrondir les angles. A quarante-cinq ans j’ai le même tour de hanches qu’à dix-huit quand elle a fait ma connaissance, elle se dit que Toussaint et Thierno ont dû se trouver drôlement à l’étroit là-dedans. Elle a du mal avec mon look en général, qu’elle trouve morbide : ce goût pour les lunettes noires, le noir tout court, le cuir.

Cette Rena ! dit Subra, singeant à la perfection la voix d’Ingrid dans la tête de Rena. Toujours un sac à dos au lieu d’un sac, puisqu’elle a horreur des sacs de dame et de tout ce qui est dame en général. Voilà qu’en plus elle porte un feutre d’homme maintenant ; ça doit lui servir tantôt de parasol tantôt de parapluie, tout en lui laissant les mains libres pour la photo. Et ces cheveux coupés si court ! On dirait une lesbienne... Ça ne m’étonnerait pas, d’ailleurs. Venant de Rena, rien ne m’étonne... Pourquoi s’en tenir aux seuls hommes, après tout ? Quand on a une âme d’exploratrice on explore tout, n’est-ce pas ? Puis il y a l’exemple de son frère...

“Tu sais que j’ai horreur des pèse-personnes, répond Rena tout haut. Même quand mes fils étaient bébés j’ai refusé de les peser, je me disais que s’ils étaient trop chétifs je m’en apercevrais toute seule.

— Mais tu es bien obligée de te peser lors de tes visites chez le médecin ?

— Voilà pourquoi j’ai tendance à fuir les membres de cette profession. Voyons... la dernière fois, c’était autour de quarante-neuf kilos.

— C’est trop peu pour une femme de ta taille. N’est-ce pas, papa ?

— OK, je vais essayer de rapetisser.”

Aïe, même Simon ne rigole pas. C’est son père à elle et non celui d’Ingrid, mais celle-ci l’appelle *papa* depuis la naissance de leurs quatre filles dans les années 1980 et apparemment il n’y voit pas d’inconvénient.

Pauvre Simon, se dit Rena. Il a l’air découragé d’avance. Redoute les jours à venir. A peur que je ne veuille les traîner, les bousculer, les épater, les impressionner, les écraser avec mon savoir, mon énergie, ma curiosité. Se dit qu’ils auraient mieux fait d’aller directement de Rotterdam à Montréal. Craint de me décevoir. “Ma chère fille je suis vieux je le confesse”, comme dit le roi Lear. Soixante-dix ans ce n’est pas vieux de nos jours, sauf que là, franchement, il est fatigué et je lui pèse. Je l’épuise et lui pèse.

Ils ont fini de manger les écoeurantes pâtisseries sous plastique et de boire le jus soi-disant d’orange, mais se demandent s’il ne serait pas possible d’avoir une deuxième tasse de café, pas un cappuccino cette fois mais un café au lait.

Rena va au comptoir passer leur commande, le patron lui répond avec brusquerie que *cappuccino* et *caffèlatte* c’est *la stessa cosa*, elle lui précise alors leur désir dans ses moindres détails – un café allongé avec un peu de lait chaud à côté – et obtient gain de cause. Ils sont babas.

“Mais... tu parles l’italien !” s’exclame Ingrid quand elle revient.

Non, non, ce n’est pas ça, c’est juste que... la communication est plus aisée avec des inconnus.

“Facile d’être polyglotte, dit Ingrid, poursuivant sa réflexion sur les talents linguistiques de sa belle-fille, quand on a épousé une flopée d’étrangers et voyagé pour sa profession aux quatre coins du globe.”

En somme, tu n'as aucun mérite, murmure Subra.

Ben voilà, lui répond Rena. Il ne servirait à rien de lui rappeler, comme je l'ai déjà fait à maintes reprises, que mes quatre maris – Fabrice l'Haïtien, Khim le Cambodgien, Alioune le Sénégalais, et Aziz l'Algérien – sont tous, de par l'insigne générosité de la colonisation française, francophones. Mes amants québécois aussi, du reste : tous les professeurs, camionneurs, serveurs, chanteurs et autres éboueurs dont les “T'es belle”, “Donne-moi un p'tit' bec”, “Chu tombé en amour avec toué” ont scandé mes années adolescentes... Je les préférais à mes anglophones voisins et camarades de classe, trop sains à mon goût, qui abordaient le sexe avec la même application que le jogging – quoique en enlevant leurs baskets le plus souvent –, me faisaient subir en pleine action un interrogatoire sur la nature et l'intensité de mon plaisir, et se douchaient aussitôt après l'orgasme.

Ce doit être depuis cette époque que la langue anglaise agit sur toi comme une douche froide ! suggère Subra.

Ecco. Je ne suis pas francophile mais francophophile, j'ai un faible irrationnel pour la langue française dans tous ses avatars... N'empêche que je me débrouille admirablement en italien.

“C'est drôle qu'on parle encore des quatre coins du globe, murmure Simon.

— C'est une expression toute faite ! dit Ingrid, sur la défensive.

— Oui, mais elle doit dater d'avant Christophe Colomb, tu ne crois pas ? insiste son mari. Avant qu'on n'ait compris que la Terre était ronde.

— Euh..., ose glisser Rena. Vous ne voulez pas qu'on sorte ?”

Ils ne peuvent pas me dire non, dit-elle à Subra. Ils ne peuvent quand même pas me répondre : Tu

sais, Rena, dans le fond, nous sommes venus en Toscane pour nous enfermer huit jours durant dans un hôtel médiocre et sans vue.

Rena s'accroche à Subra, cette grande sœur imaginaire qui, depuis des décennies, approuve tous ses dires, rit de toutes ses blagues, avale tous ses mensonges (accréditant tranquillement, par exemple, l'idée qu'elle est déjà mariée avec Aziz) et calme toutes ses angoisses.

Cro-Magnon

Une petite demi-heure plus tard, ils sortent dans la via Guelfa.

Voyant que Simon s'est affublé d'une casquette de baseball bleu électrique et Ingrid d'un blouson de sport rose, Rena ravale sa consternation. D'accord j'irai jusqu'au bout, boirai la tasse du tourisme jusqu'à la lie, pourquoi en rougir puisque telle est bien la vérité de notre état ? Effleurant du dos de la main la trace légère d'Aziz sous sa mâchoire, elle prend sur elle.

Leur première destination est l'église San Lorenzo mais, au bout de quelques pas, le regard de son père est happé par quelque chose au fond d'une cour. Qu'a-t-il vu ?

“Qu'est-ce qu'il a vu ?

— Des jambes, dit Ingrid.

— Des jambes ?

— Oui, crie Simon. Venez voir !”

Les deux femmes n'ont pas le choix.

En effet, derrière la vitre sale d'un atelier : une paire de jambes.

“C'est bizarre, non ? C'est quoi, à ton avis ?”

Mais je ne sais *pas*, papa, et du reste quel intérêt ? Ce n'est pas *ça*, Florence !

Les deux femmes approchent encore. Impossible de nier que c'est bizarre : les jambes sont nues mais trouées, creuses à l'intérieur, et entourées de peaux de bêtes de couleurs différentes. Plus étrangement encore, elles sont en l'air, écartées et légèrement repliées, les pieds vers le haut.

“On dirait la position de l'accouchement, n'est-ce pas, papa ? dit Ingrid.

— Sauf que ce sont des jambes d'homme ! dit Simon.

— Tu ne veux pas faire une photo, Rena ?

— Ça ne m'intéresse pas, les choses bizarres.”

Ah bon, ça ne t'intéresse pas, les choses bizarres, dit Subra en imitant à nouveau la voix d'Ingrid. Trois cent cinquante *Filles et fils de pute*, ce n'est pas bizarre, bien sûr. Mafiosi, hooligans, traders, nus endormis, rien que du plan-plan.

Venant un peu plus près de la vitre, Rena regarde au-delà des jambes, à l'intérieur de l'atelier... puis elle recule vivement en poussant un cri.

“Qu'est-ce qu'il y a ?”

Là, à quelques centimètres de son visage, couché sur le dos : un homme vivant. Yeux brun vif, dents un peu jaunes, nez épaté, front bas, barbe rousse, bras velus... un homme de Cro-Magnon, vivant.

Non. Mais, un instant, oui. Elle reçoit sa présence, la chaleur de son corps. *Non. Mais, un instant, oui.*

Simon lui montre un carton poussiéreux accroché à la porte de l'atelier, et elle traduit : “Naturalisation, moulages.

— Ce doit être une figure de cire en cours de fabrication, spécule Simon. Pour une installation au musée d'histoire naturelle, par exemple. L'artisan travaille en ce moment à la finition des jambes, puis il fera basculer le personnage sur cent quatre-vingts degrés pour le mettre debout.

— Mais il ne sera pas debout ! proteste Ingrid.

— Si, si, mais penché en avant – pour faire du feu, mettons.”

Ce mystère vaguement résolu, ils reprennent laborieusement leur chemin. Mais l’homme sauvage demeure en elle, la brûle. *C’est quoi ? C’est comme quoi ? C’est comme quoi là-bas si loin qui me dérange ?*

Simon s’arrête soudain. “Je me demande, dit-il, ce que ressentait la femme des cavernes quand l’homme des cavernes l’attrapait par les cheveux et la traînait le long du sentier pour la shtupper dans la grotte.”

Rena rit pour être polie, tout en soupirant à part elle.

“Ça ne devait pas être bien agréable, insiste son père, de se faire râper le dos par les cailloux le long du chemin, parfois de grosses pierres pointues aussi, pour ne rien dire des racines et des épines. Sans doute qu’après la défloration elle se coupait les cheveux très court, pour signifier aux autres hommes : shtupper oui, traîner non.”

Un peu par automatisme, Rena lui emboîte le pas. “Moi, ce que je me demande, dit-elle, c’est pourquoi il avait besoin de l’amener jusqu’à une grotte. Pourquoi il ne l’aurait pas shtuppée à l’air libre ? Ils étaient aussi pudiques que ça, les Cro-Magnon ? Shtupper était déjà une activité privée, à l’époque ?”

Ingrid se tait ostensiblement. Elle déteste ce genre de badinage entre eux deux. Trouve que ce n’est pas normal, un père et une fille qui plaisantent ensemble sur des thèmes grivois, comme deux copains. Avec son père à elle, mon Dieu ! Si elle avait laissé échapper *un mot* ayant trait à ces choses-là, il l’aurait d’un seul regard transformée en pierre. *En pierre.*

Mais Rena n'arrive pas à s'arrêter. "D'ailleurs, poursuit-elle, pourquoi il aurait eu besoin de l'attraper par les cheveux ? Je ne comprends pas. Elle n'avait pas envie de shtupper, elle ? Le tabou de la virginité date de bien plus tard, non ? Du Néolithique ?"

Une chose est sûre, dit Subra singeant encore Ingrid, aucun homme n'a jamais eu besoin de te traîner, toi, par les cheveux. *That Rena is boy-crazy !*

Eh ! oui, concède Rena. Dès que je sens la main d'un homme sur mes reins ma volonté se dissout, mon sang se met à frissonner comme du vif-argent, ma peau fait pousser un million de minuscules écailles qui scintillent doucement, mes jambes se transforment en queue de poisson et je me métamorphose en sirène. Le désir d'un homme, son... *autorité*... a quelque chose d'hypnotisant. Sentir qu'il vous a choisie, vous, à cet instant, est un délice si effrayant, si euphorisant ! La femme des cavernes aura sûrement éprouvé cette même fonte et ce même fourmillement...

Ils se remettent en marche. Cinquante mètres plus loin, Simon s'arrête.

"Peut-être que ça ne lui faisait pas si mal que ça d'être traînée, dit-il. Peut-être que son cerveau déclenchait une flopée d'endorphines qui lui évitaient de ressentir la douleur. Un peu comme les fakirs quand ils marchent sur des charbons ardents.

— Ah, ça ! dit Rena, je veux bien le croire.

— Mais peut-être que la douleur des fakirs se fait sentir plus tard, dit Ingrid, dans une rare saillie. Si ça se trouve, ils soignent leurs brûlures en cachette, quand il n'y a plus de témoins. N'est-ce pas, papa ?

— Non, non, dit Simon. Il existe plein d'études scientifiques sur les fakirs. Leurs plantes de pied

sont réellement sans plaies à la fin de l'épreuve. Pas de doute là-dessus."

Ils se remettent en marche.

Depuis quand, se demande Rena, mon père est-il incapable de parler et de marcher en même temps ?

Elle s'efforce de ne pas hâter le pas. Aucune raison, elle le sait, d'avancer à une vitesse plutôt qu'à une autre. ("Pourquoi ma petite Rena est-elle toujours si pressée ?" lui disait régulièrement Alioune, avant leur divorce. "Qu'est-ce qui fait courir Rena Greenblatt ?" Titre d'un portrait d'elle, déjà ancien, dans un magazine parisien.) Mais ici, son impatience est existentielle, intransitive. Une réalité psychique solide et florissante, prête à s'appliquer à toute activité qui pourrait se présenter au cours de la journée.

Vingt mètres plus loin, Simon s'arrête. "En revanche, dit-il, il est tout à fait possible que la mère de la jeune troglodyte ait sorti ses différentes mixtures d'herbes pour s'occuper du dos de sa fille, une fois que l'homme des cavernes avait remonté son pantalon pour aller abattre un mammouth.

— Les Cro-Magnon ne portaient pas de pantalon ! dit Ingrid.

— Bon, dit Rena. Si on jetait un coup d'œil sur cette église ?"

Proroga

Mais, avant même d'aborder l'église San Lorenzo, le couple demande une trêve ; ils ont envie de se reposer quelques instants sur un banc.

Simon ferme les yeux et Rena le contemple : paupières lourdes, mains et joues tavelées, front

aux rides profondes, cheveux rares... Son papa. Et ce gros ventre. Comme il est devenu lourd ! Où est passé le scientifique juif, jeune beau et svelte, tant adulé au long de ses années d'enfance et surtout d'adolescence, ses années Westmount ? Toi aussi, père, avais rêvé de *Rinascimento*. Tant de renaissances ratées, cheveux arrachés, pleurs versés, cris poussés ou refoulés, années gaspillées sous le sombre règne du doute... Il fait beau, papa ! Laisse ! Laisse venir sur ton front ce rayon de soleil florentin !

Petite, Rena avait parfois le droit de venir dans le bureau de son père et de le regarder travailler. (Quant au bureau de sa mère, ou bien il était vide parce qu'elle était au Parquet, ou bien elle y recevait une cliente et personne n'avait le droit d'assister à leur échange. *Top secret*, le monde de M^e Lisa Heyward. Rena était fière de ce masculin et de ces majuscules dans la vie de sa mère. A l'école il y avait de banales maîtresses ; elle, était maître. Les autres mères ciraient le parquet ; elle, plaidait au Parquet. De plus – chose rarissime dans les années 1960 – Lisa Heyward avait refusé en se mariant de changer de patronyme. C'était une femme exceptionnellement indépendante, pour ne pas dire introuvable.)

Simon, les bons jours, laissait sa fille venir se lover sur le canapé en face de la table où il lisait et écrivait... Qu'elle adorait ces moments-là ! qu'il était beau quand il réfléchissait ! Avec ses lunettes, son haut front, ses boucles noires, ses mains fines tenant stylo et papier... "Maman est avocate et toi tu es quoi, papa ? – Chercheur. – Tu as perdu quelque chose ? – Ah ! ah ! ah ! ah !"

Ça, c'était les bons jours... et puis il y avait les mauvais, ceux où la porte de son bureau restait fermée et où il n'en sortait pas du matin au soir.

Silence et absence pendant la journée – et, la nuit : disputes spectaculaires avec Lisa, au cours desquelles Rena apprenait malgré elle bien des mots nouveaux : prétentieuse, irresponsable, pseudo-génie, hypothèque, immature, princesse castratrice... Simon rugissait, Lisa piaillait. Simon donnait des coups de pied dans les murs, Lisa claquait des portes. Simon renversait des tables, Lisa faisait voler des assiettes. Rena supposait cette distribution des rôles plutôt que de la constater, car elle avait tendance dans ces moments à se réfugier au fond de son lit, les doigts dans les oreilles et un oreiller sur la tête...

“On a rencontré une dame dans le train hier, dit Ingrid. Une Américaine. D’après elle, deux villes sont vraiment incontournables pour qui veut voir l’Italie : Florence et Roma.

— Elle a raison, dit Rena. Mais comme je te l’ai expliqué au téléphone, la visite de Rome à elle seule nous prendrait une bonne semaine. On a largement de quoi faire en Toscane, vous verrez.

— Elle n’a pas dit Rome, insiste Ingrid, elle a dit *Roma*. N’est-ce pas, papa ?”

Rena la regarde... mais non, elle ne plaisante pas. C’est Simon qui se penche vers sa femme pour lui chuchoter à l’oreille : “C’est la même chose.”

Ils essaient de pénétrer dans l’église, mais sans succès ; il faut d’abord acheter des billets ; c’est là-bas, dans le passage qui conduit à la Biblioteca Laurenziana ; il y a la queue. Pendant que Simon et Rena piétinent en attendant leur tour au guichet, Ingrid s’avance dans la cour pour jeter un coup d’œil sur le cloître.

Mais le regarde-t-elle vraiment ? se demande Rena. Sent-elle vraiment la beauté de ce lieu ? Sait-elle

s'émerveiller devant ces constructions vieilles de six siècles ? Moi je sais le faire je sais le faire, n'est-ce pas, sans l'ombre d'un doute... O Aziz ! ce n'est que le premier jour et déjà je perds pied, glisse vers le délire... *Tu es armée*, m'as-tu dit : est-ce vraiment ce matin même que tu as prononcé ces mots ?

Photo. Photo. Photo. Elle capte en noir et blanc les cheveux blonds décolorés d'Ingrid sur fond de *pietra serena*, la douce pierre blonde de Florence – et, malgré les foules de touristes, malgré sa mauvaise humeur, la magie fonctionne : dès qu'elle fait le point dans l'objectif, ses pensées cessent de s'agiter et l'univers se tait. Toujours le même bonheur intense juste avant d'appuyer sur le déclencheur, quand elle sent que la captation *va* se faire, ce sera réussi ou raté mais ça *va* se faire. Comme, adolescente, la main tendue, prête, juste avant le vol à l'étalage : je *vais* le prendre. Ou dans la séduction, lorsqu'elle sent que oui, l'homme dont elle vient de croiser le regard *va* la posséder, arracher ses habits, l'ouvrir, barrir...

Dans le viseur elle voit ce qui, à l'air libre, lui échappe. En l'occurrence, la détresse dans les yeux de sa belle-mère. Un vrai abîme de détresse et d'insécurité, qui s'évanouit dès qu'elle baisse son appareil.

“Tu utilises toujours l'argentique ? lui demande Ingrid en les rejoignant dans la queue.

— Eh ! oui.”

Rena n'essaie même pas de lui expliquer que, vue à travers une caméra numérique, la réalité elle-même lui semble factice. Qu'il y a un décalage de quelques millièmes de seconde, en numérique, entre le déclenchement et la prise. Ingrid ne la croirait pas, ne la comprendrait pas. Pour elle, le réel est une chose qui se laisse capter, et quelques millièmes de seconde ce n'est rien.